

8

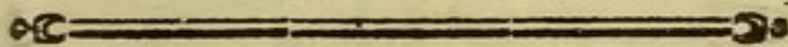
B I E N - N É.

NOUVELLES ET ANECDOTES.

APOLOGIE DE LA FLATTERIE.



P A R I S.



1 7 8 8.

Bien-né. Nouvelles et anecdotes. Apologie de la
flatterie.

Isabelle de Charrière



Inconnue, Paris, 1788

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Bien-né

Un Président du Parlement de Paris, au Roi

Un Conseiller au Parlement de Paris, au Roi

Requête d'un Conseiller du Parlement

Nouvelles & Anecdotes

Apologie de la flatterie

BIEN-NÉ.

IL y avoit, je ne fais où, un Roi né avec un esprit droit, & un cœur ami de la justice ; mais dont une mauvaise éducation avoit laissé les bonnes qualités incultes & inutiles. Il n'avoit pas été plus heureux du côté de l'exemple : car à la cour du Roi son grand pere, on s'occupoit de tout, hors du gouvernement. Le petit-fils, avant de parvenir au trône, tenu dans une ennuyeuse oisiveté, & une plus ennuyeuse dépendance, avoit trouvé bon de secouer le joug de son rang, du moins quant au langage, & il avoit adopté les manieres les plus populaires d'exprimer, tantôt son impatience, tantôt les faillies de sa gaieté. Ce goût là est très-naturel, sans doute, puisqu'il est presqu'universel. C'est par goût que le postillon parle d'une certaine façon à ses chevaux, le laboureur à sa femme, le seigneur à ses laquais ; car il n'est point prouvé qu'il faille jurer pour se faire respecter & obéir.

Le Roi dont je parle, & que j'appellerai BIEN-NÉ, étoit gros mangeur & grand chasseur. Rien encore de plus naturel. Depuis Nimrod, tous les ministres de la guerre, de la marine, des finances, tous ceux qui entourent un souverain, & voudroient faire son métier à sa place, disent que chasser est un plaisir de Roi, un plaisir noble, une image de la guerre. De quelle guerre, bon Dieu ? De celle où l'on égorgeroit des innocens défarmés ! Mais un jeune Roi ne raisonne pas, il chasse : les soucis de la royauté ne galoppent point avec lui, & ne l'attendent pas non plus dans le palais à son retour. Il a faim, il mange ; il a soif, il boit ; il est fatigué, il s'endort.

Bien-né trouvoit pourtant le tems de travailler avec ses ministres ; mais c'étoit toujours *ad hoc* : on ne débattoit jamais librement avec lui les grandes questions de la politique & des loix : on ne s'entretenoit jamais librement en sa présence des événemens publics ou particuliers : ses courtisans, ses parens, ne lui parloient d'aucune affaire : le travail diurne fini, il ne songeoit plus à rien ; & ses ministres ne s'occupoient que des moyens de conserver leur place. Pour les courtisans, ils pensoient jour & nuit à obtenir de l'argent & des faveurs.

A force de bonté & de négligence de la part du Roi, de tours de force & d'adresse de la part de tous ceux qui l'entouroient, les abus, les fripons & les friponneries pullulerent, les honnêtes gens tremblèrent, les frondeurs crièrent, les affaires s'embarrafferent horriblement ; Bien-né ne fut bientôt plus ou donner de la tête. Il avoit lu dans sa première jeunesse certaines déclamations adressées aux Rois, car il y avoit dans son pays des philosophes déclamateurs ; mais il ne lui en étoit resté que le souvenir confus d'un bruit cadencé, & rien qui fut applicable aux conjonctures présentes ; Il lisoit de tems en tems les discours emphatiques, jérémiques & exhortatoires qui lui étoient présentés ; mais ne paroissant écrits que pour lui déplaire, ils ne remplissoient aucun autre but, si ce n'est qu'ils l'endormoient aussi quelquefois.

Au moment où il étoit le plus embarrassé, il fut attaqué d'une legere maladie : resté seul un jour, par ce qu'on le croyoit endormi, il pensa & ce fut assez tristement. Pour la première fois de sa vie, il eut une sérieuse & véritable inquiétude sur la situation de son royaume & de ses sujets. Sageesse, s'écria-t-il, après une heure de réflexions profondes, sageesse, que j'ai si souvent entendu vanter & que personne encore ne m'a fait connoître, je t'écouterai, si tu daignes me parler. Viens régner, ô sageesse, sur un roi qui veut t'obéir ! il ferma les yeux : une femme d'une figure majestueuse lui apparut, & lui dit : je suis celle que tu invoques ; ne jure plus, ni dans ta bonne, ni dans ta mauvaise humeur. Je le veux bien, dit le Roi, mais ce ne sont pas quelques mots un peu trop énergiques qui ont dérangé mes finances ; ô déesse ! sera-ce en m'en abstenant que je les retablirai ? obéis-moi, repliqua le phantôme : dans huit jours je t'en dirai davantage. Le Roi obéit. Son stile ne fut plus le même, sa gaieté fut décente, son impatience fut contenue. Les courtisans ne comprenoient rien à cette métamorphose : Quelques-uns d'entr'eux en furent extrêmement alarmés. Si le Roi, disoient-ils, peut surmonter d'un moment à l'autre, une habitude prise depuis si longtemps, il pourra tout ce qu'il voudra : ô fortune, ne permet pas qu'il veuille voir clair dans les affaires, apprécier la louange, discerner le mérite, se passer des inutiles, éloigner les flateurs ! Le Roi remarquoit cette consternation, mais il n'en démêloit pas la cause ; seulement il se favoit très-bon gré d'avoir su se vaincre, & trouvoit mauvais que loin de lui en faire

compliment on eut l'air plus intimidé avec lui que s'il avoit dit aux gens les plus grosses injures.

Huit jours après la première apparition, le Roi s'enferma dans son cabinet, & au bout d'une heure de rêverie, il vit le même phantôme qui lui dit d'un ton plus doux que la première fois ; fois plus sobre. J'y consens, dit le Roi, mais j'ai l'estomac très-bon, & ce n'est pas ce que je mange & bois qui peut ôter la subsistance à mon peuple. Obéis, dit le phantôme ; Je t'en dirai davantage dans huit jours. Le Roi obéit. Il faisoit placer auprès de lui sur la table une bouteille moitié eau, moitié vin, & quand elle étoit finie, n'ayant plus de quoi boire, il cessoit de manger.

L'étonnement redoubla, & la consternation devint général. Bien-né s'aperçut qu'il avoit la tête beaucoup plus libre qu'auparavant, & que cependant on lui parloit beaucoup moins d'affaires. C'est singulier, disoit-il, jamais je n'ai point été si disposé à travailler, on doit voir que je suis moins distrait & moins assoupi que je n'étois, & cependant on me propose point de projets utiles, point de projets nouveaux, on n'a plus rien à me demander, ni à me dire.

Outre que l'abstinence où il vivoit, ne laissoit pas que d'être pénible, ce silence où l'on restoit avec lui l'ennuyoit un peu, mais l'espece d'amie qu'il s'étoit acquise lui revenant dans l'esprit à tout moment, le consoloit beaucoup, & il étoit très-curieux de savoir ce qu'elle lui diroit à leur première entrevue.

Le jour venu, Bien-né, n'eut pas peu de peine à se débarrasser de ses courtisans, qui commençoient à redouter à l'excès ses momens de retraite & de solitude. Il leur dit enfin : je veux être seul ; & ils s'éloignerent. Le phantôme ne se fit pas attendre.

Chasses moins souvent, lui dit-il ; le pouvoir que tu as sur toi même, augmente, à mesure que tu l'exerces, & ce sacrifice ne te fera pas plus difficile que les autres. Bien-né ne fit cette fois aucune objection : il se demanda seulement quel usage il feroit du tems qu'il avoit coutume d'employer à la chasse. Est-ce du tems gagné, dit-il, si je ne fais qu'en faire ? Obéis, dit le phantôme, je reviendrai dans quinze jours. Le Roi, qui se jour là se proposoit de courir le Cerf, fit contremander les courtisans, les chevaux, & les chiens, & resta seul, à se promener, & à rêver dans sa

chambre. Huit jours se passerent, pendant lesquels il ne chassa qu'une fois. Il s'enuya souvent ; mais le regime, auquel il continuoit à s'astreindre, ne lui coûtoit plus du tout. Le neuvieme jour, il demanda des livres. Le dixieme, après quelques heures de lecture, il regarda pour la premiere fois les chefs-d'œuvres de peinture & de sculpture dont il étoit environné. Le onzieme, il chercha parmi les courtisans, celui avec qui il pourroit le mieux s'entretenir de ses lectures. Le douzieme, il chassa avec un médiocre plaisir ; & de retour de la chasse, il ordonna qu'on vendit les trois quarts de ses chiens & de ses chevaux, mais quant à ceux qui en prenoient soin, il leur permit de rester sans rien faire, jusqu'à ce qu'il put les employer autrement. Il s'aperçut, le treizieme jour, qu'il n'avoit eu depuis trois semaines aucune fantaisie coûteuse, aucune complaisance dangereuse, & cela le fit travailler avec ses ministres beaucoup plus gaiement & donner son avis beaucoup plus nettement qu'il ne l'avoit jamais fait. Le quatorzieme il remarqua qu'autour de lui tout prenoit une face nouvelle ; que les physionomies qui lui avoient toujours paru les plus ouvertes & les plus agréables devenoient riantes & sereines, que celles qui au contraire annonçoient l'agitation & les passions inquiètes étoient, ou sombres, ou abattues, il s'éloigna de ceux qui lui déplaisoient, s'entoura des autres, & de sa vie il ne s'étoit senti si à son aise ni si gai. Le quinzieme jour il trouva la majestueuse femme dans son cabinet au moment où il s'y retira. Je suis contente, lui dit-elle ; tu as suivi mes conseils, & aucun des bons effets qui en sont résultés ne t'échappe & ne te trouve insensible. Il faut à présent établir plus de liberté entre toi, & les citoyens les plus dignes de ta confiance ; il faut qu'on puisse à toute heure, & en toute occasion, te parler de tout ce qu'il t'importe de savoir, & qu'il ne soit plus nécessaire d'épier le moment de ton loisir, de consulter ton humeur, d'attendre tes questions, pour obtenir de toi une résolution sage & utile : il faut que ton avis puisse être discuté librement avec toi-même, & que le sujet converse avec le Roi : Ah déesse ! s'écria Bien-né, moi & mes pareils sommes accoutumés à être trompés, & n'ignorons pas qu'on se permet contre nous des quolibets & des chansons ; mais se voir questionné, interrompu, contredit, comment un Roi de ma conséquence pourroit-il s'y faire ? Celui de tes prédécesseurs, répondit le phantôme, qui est en plus grande vénération parmi tes sujets, dont la mémoire leur est la plus chere, & auquel tu aimois à être comparé, s'est vu questionné & contredit, & n'a du ses qualités les plus aimables & les plus précieuses, qu'à l'égalité dans

laquelle la mauvaise fortune l'avoit forcé de vivre avec les autres hommes, & au niveau, pour ainsi dire, de leurs besoins & de leurs passions. Tu es si puissant que tu ne seras toujours que trop respecté ; peu de gens auront assez de vertu pour vouloir risquer de te déplaire. Obéis moi. Je ne viendrai plus te chercher, à des jours marqués ; mais je t'apparôtrai au milieu de tes conseils, dans les conversations particulières, dans les fêtes publiques, auxquelles je te conseille de prendre part ; je te ferai tirer parti des discours sages des discours frivoles & même des discours insensés : je ferai ta compagne & ton amie.

Le Roi obéit : & sa cour devint comme la maison d'un particulier sage, éclairé, & sociable, où les enfans, les amis, les domestiques, parlent, conseillent, agissent, avec intelligence & zèle, pour le plus grand bien du maître & de la famille. L'intérêt de la chose publique fut la pensée habituelle du Roi : en se couchant, en se réveillant, en se promenant, il étoit occupé du bien de ses sujets, de la gloire de son état, & de la sienne propre. Du moment où il eut vraiment besoin de se délasser, ses divertissemens cessèrent d'être ruineux, & il s'amusa plus & à beaucoup moins de frais. La sagesse lui tenoit parole, & toujours à sa portée, elle l'aidoit en toute occasion de ses conseils. Un jour il lui demanda quelle devoit être sa principale lecture ? Elle répondit : l'histoire. Un autre jour elle lui dit : chacun de tes ministres veut signaler son élévation, & en marquer l'époque, par quelque réforme qui est ordinairement ou puérile, ou cruelle, par des institutions dont les inconvéniens, non-encore éprouvés, existent néanmoins, & ne tardent pas à paroître. C'est surtout dans les armées que les changemens sont subits & fréquens, mais la victoire n'est pas attachée à la dénomination, ni au vêtement du guerrier. Obliges ton nouveau Ministre à étudier dans les abus actuels la source de tous les abus à craindre, & à bien connoître l'esprit militaire de la nation avant de tenter une réforme qui, faite à la hâte, seroit suivie bientôt d'une réforme nouvelle : songes sur-tout, songes-bien, qu'il ne faut affliger aucun de tes sujets si tu n'y es pas obligé pour le bien de tous.

Une autre fois la Sagesse dit à Bien-né, je ne te conseille pas de te déguiser en marchand comme le Calife Aaron Alraschid, pour aller écouter ce qu'on dit & voir ce qu'on fait, dans les cabarets & dans les maisons particulières ; je ne te conseille pas non plus de courir les grands chemins comme tracassier ton allié, t'amusant à te faire méconnoître quelque tems &

reconnoître ensuite, de manière à causer les cris des enfans, les accouchemens prématurés des femmes, & les longs éloges des gazetiers ; mais je te conseille d'accoutumer tes yeux à se fixer sur les objets dont il faut que tu t'occupes, & d'accoutumer les yeux de ton peuple à te voir avec moins de surprise que de plaisir. Et ou veux-tu que j'aie pour cela, dit le Roi ? Entre, dit la Sageffe, entre quelquefois sans suite dans les cabanes de tes cultivateurs, dans les hôpitaux, & même dans les prisons ; montre toi sur les chantiers & au milieu des exercices des troupes dans les villes de guerre, & sur-tout moque toi ouvertement des exagérations avec lesquelles on voudroit peindre des actions si simples, des vertus qui te coûteront si peu. Le Roi obéit, & peu-à-peu il sembla que la Sageffe elle-même fut sur le trône. Les finances se rétablirent : la Nation fut plus florissante & plus respectée que jamais, & Bien-né fut aussi heureux qu'un Roi peut l'être.



Un Président du Parlement de Paris, au Roi.

SIRE, vous avez dit à votre Parlement que les magistrats eux-mêmes ne cessent d'invoquer ce même pouvoir contre lequel ils s'élevent ; cette réponse, ces paroles qui ne justifient point les lettres de cachet, mais qui nous accusent & nous condamnent, ne sont pas sorties un instant de mon esprit depuis que votre majesté les a prononcées. Daignez recevoir, SIRE, ma prière ; & que ma résolution reste consignée dans votre sein.

J'ai, SIRE, un fils dissipateur, libertin, dépravé. Ce fils a d'une femme sensible & vertueuse, trois enfans en bas âge. Tous mes parens, réunis à son beau pere, me pressent de demander à votre majesté, un ordre qui mette sa femme & ses enfans à l'abri d'une ruine totale, & qui l'empêche de tomber du vice dans le crime. Jamais rigueur de cette espece n'eût été mieux motivée : cependant, SIRE, loin de vous demander un acte arbitraire de votre pouvoir en cette occasion, je supplie votre majesté de rejeter ma demande si jamais j'ai la foiblesse de vous la faire. Mon fils, tout coupable qu'il est aux yeux de la raison & de la délicatesse, ne l'est point encore aux yeux de la loi ; il n'a point encore du craindre de perdre la liberté ; cette peine ne lui étoit point annoncée, comme devant punir les actions qu'on lui reproche : elle ne doit donc pas en être la suite : ce seroit une perfidie que le pouvoir exécutât contre lui ce dont la loi ne l'a point menacé : la fortune qu'il dissipe si follement, si honteusement, c'est la sienne ; ce n'est pas encore celle de ses enfans : quand moi, quand leurs autres parens n'aurions pas de quoi les vêtir ni les nourrir, le bien de leur pere n'en seroit pas plus à eux ; & nous sommes aussi peu en droit de l'en priver de leur part qu'un mendiant de voler un riche. L'on ne cesse de me dire qu'il me faudra bien avoir recours à vos bontés & à votre pouvoir, lorsque mon fils se sera rendu coupable de quelque action contre laquelle la loi devra sévir, & le tribunal où je siége, prononcer une peine qui m'en banniroit, sans doute, en même-tems qu'elle me rendroit le plus malheureux des hommes, & qu'elle marqueroit mes

autres enfans & les enfans du coupable d'une flétrissure éternelle. J'ai, SIRE, en effet, tous ces maux à redouter : deux fois déjà j'ai craint qu'une plainte formelle n'accusât mon fils d'un délit grave, & qu'il ne pût se défendre, mais jamais je ne demanderai que le pouvoir vienne le soustraire aux loix, ou si j'ai la foiblesse de le demander, rejetez, SIRE, ma priere, regardez-la comme le délire de la douleur, & qu'un pere affligé ne vous fasse pas oublier l'égalité que le pere commun de l'Etat doit mettre entre ses enfans. Et pour qui les rigueurs de la loi seront-elles donc réservées ? Pour ceux chez qui la loi ne protège rien, qui, n'ayant nulle propriété, n'ont pas besoin des loix pour la défendre, & dont la vie indifférente, ignorée, n'a à craindre que le froid & la faim. Non, ces malheureux ne craignent ni les assassins, ni les voleurs ; la loi n'est pas faite pour eux ; c'est contre eux qu'elle semble faite ; l'extrême ignorance ou la misere les plonge, en fait un piège caché dans lequel ils peuvent tomber sans le savoir, & mille tentations, filles, non de la fantaisie ni des desirs immodérés, mais des besoins les plus naturels comme les plus urgens, les y poussent. Il faudroit les récompenser quand ils ne sont pas coupables, tant ils ont de motifs de l'être ; & au lieu de l'indulgence qu'ils devroient attendre ils ne trouvent que rigueur, & eux seuls la trouvent cette rigueur ! Et nous, favorisés par la loi autant que par la fortune, nous, à qui la loi ne devroit rien pardonner, nous obtenons qu'elle plie & se détourne, quand il s'agit de punir nos attentats !

L'on ose dire qu'une peine flétrissante est plus grave, quand elle tombe sur un homme bien né, que lorsqu'elle tombe sur un homme du peuple : qu'elle punit dans le premier cas une famille entière & la punit d'autant plus cruellement que cette famille est plus sensible à l'honneur, plus intacte, plus respectable, au lieu que dans le second la peine ne frappe que l'individu qui l'a mérité. Que voilà bien le jugement de gens superficiels qui ne connoissent que leurs alentours, & qui sont plus touchés de quelques exclamations emphatiques que de la vraie misere ; que de la vraie désolation ; que d'une infortune sans consolation & sans ressource ! ont-ils pensé à toutes les ressources de l'opulence ! ont-ils pensé à tous les ménagemens que des gens distingués par leur naissance ou par leur fortune obtiennent toujours de leurs inférieurs & même de leurs égaux ! ont-ils pensé qu'avec de l'or ou un nom on peut se donner une patrie nouvelle, & qu'il est un pays où les supplices avillissent aussi peu que le crime impuni

humilie chez nous ! & cela parce que dans ce pays-là, les lois inexorables condamnent également les coupables les plus nobles, comme les plus vils, & frappent des familles qu'il est impossible de mépriser. Rien de tout cela, je le demande à ces raisonneurs si durement légers, peut-il convenir à l'homme obscur & pauvre, dont le fils aura subi un supplice honteux ! Que ferait-il dans un pays étranger où il n'auroit porté que la tristesse & la misère, au milieu d'inconnus dont rien ne lui attireroit la considération ni les secours ! & s'il reste dans sa patrie, pourra-t-il rester dans sa ville, dans son quartier, dans son atelier, dans l'endroit seul où il pouvoit gagner de quoi soutenir son existence ! Les regards méprisants, les reproches grossiers ne lui rappelleroient-ils pas à chaque instant, le jour affreux du supplice de son fils, à moins que, le fuyant comme si son infortune étoit contagieuse, on ne le laissât totalement seul avec sa malheureuse Famille ! Sire, ne me séparez jamais du reste de mes concitoyens. Ne m'accordez jamais de faveur qui soit pour d'autres une cruauté & une injustice. Mon fils est jusqu'ici maître de ses actions & propriétaire de son bien comme moi ; qu'il soit libre comme moi ; s'il devient coupable, qu'il soit puni comme le plus obscur de vos sujets.

Un Conseiller au Parlement de Paris, au Roi.

SIRE, je suis aussi ennuyé que votre Majesté peut l'être du galimathias incohérent de mes confreres sur la justice & la bienfaisance des Rois. Les comparer, les joindre, les séparer dans mille phrases emphatiques & précieuses est assurément une des plus tristes occupations qu'ait pu se donner votre parlement ; Il n'en a pas encore assez dit pour être entendu & je suis encore à comprendre comment on vous demande d'abolir les lettres de Cachet en même tems qu'on vous soutient que vous n'avez pas le droit d'en faire usage. Car si vous n'avez pas ce droit, il n'y a rien à abolir, il faut seulement que vous n'en donniez plus & c'est de quoi il ne faudroit cesser de vous prier ; mais si l'on a besoin d'un acte de votre part, cet acte même suppose que vous aviez un droit, & la renonciation regardée comme une dérogation aux droits de la couronne pourroit n'être pas respectée par vos successeurs. Je suis si peu d'avis que ce soit vraiment un droit de la couronne que si, on venoit enlever mon pere, ma femme, ou seulement ma servante en vertu d'une lettre de cachet, je m'opposerois de toutes mes forces à son exécution ; peut-être serais-je massacré dans la bagarre, mais si je tuois ou maltraitois les gens de votre ministre on me mettroit en prison & on me feroit mon procès comme rebelle à vos ordres. Alors je demanderois en vertu de quelle loi vous avez pu donner de tels ordres, en vertu de quelle loi j'ai du respecter votre Ministre ou ceux qu'il avoit employés lorsqu'ils exerçoient chez moi une violence que leur caractere public ne rendoit pas légitime ? Sire, il est impossible de trouver dans les loix de votre royaume le fondement du droit d'emprisonner par lettres de cachet & vous ne pouvez le fonder que sur l'usage ; mais un pareil droit ne peut se maintenir que par un autre droit de même espece, le droit du plus fort, & si des mécontents se révoltoient à l'occasion des lettres de cachet, ceux de vos sujets qui respectent les loix ne s'armeroient pas pour vous avec le même zele que si on vous eut disputé un droit mieux reconnu. Mais en mettant de côté les événemens dont votre puissance actuelle ne vous permet peut-être pas

d'envifager la poffibilité, fongez combien les lettres de cachet vous ôtent de l'amour que vous voudriez infpirer ; faites vous raconter tous les maux qu'elles ont produites ; réfléchiffez fur le caractere des miniftres qui les ont employées & fur celui des miniftres qui les abhorroient ; demandez-vous s'il n'y a pas un grand inconvéniement à ce que dans votre royaume on puiſſe craindre fans avoir fait de mal & n'oſer pas faire tout ce qui ne feroit pas du mal ; aſſez d'autres ont parlé des calamités produites par ces actes de deſpotiſme, & je ne joins à tant de lugubres tableaux que la confidération des vertus qu'ils ne peuvent manquer d'étouffer. Tant qu'un avis falutaire, un projet utile, l'exprefſion franche & hardie du mal que l'on ſouffre ou qu'on voit ſouffrir, du bien que l'on deſire pour foi ou pour autrui, pourront être punis par un miniſtre dont on aura attaqué, peut-être fans le ſavoir, l'amour propre ou les paſſions, votre peuple eſt condamné à la futilité & à l'aviliffement, & pendant qu'ailleurs tout ſe perfectionnera, on ne combattra les maux de votre royaume que par des chanſons & des calembours. Quand vous aurez réfléchi, SIRE, fur les lettres de cachet, vous n'en donnerez certainement plus ; & pourquoi ne nous promettriez-vous pas de n'en plus donner ? pourquoi ne déclareriez-vous pas que tout miniſtre, favori, ou favorite, qui vous propoſera une lettre de cachet perdra ſa place à l'inſtant, & que ſi la baſtille n'eſt pas encore détruite, ce fera pour elle ou pour lui que ce cruel donjon ſubſiſtera ?

N'importe que votre *juſtice* ou votre *bonté* vous dicte cette bienheureuſe déclaration, faites-là, SIRE, nous en ſerons plus heureux, vous en ſerez plus aimé ; & après un regne dont alors nous demanderons au Ciel de prolonger la durée, vos ſucceſſeurs ne voudront, n'oſeront pas renouveler un acte de pouvoir, tombé en déſuétude, & les races futures vous béniront ainſi que nous.



Requête d'un Conseiller du Parlement.

SIRE, je supplie votre Majesté en termes clairs & simples de faire élargir mes confreres.

Ne leur dites, ni : c'est par grace, ni : c'est par justice, & alors s'ils veulent rester où ils sont, c'est leur affaire & j'espère qu'on n'en parlera plus. Tandis que quelques-uns de ces messieurs ne cessent de faire des phrases alambiquées où ils croient voir du patriotisme & des vertus Romaines au lieu que c'est du plus petit esprit François, je ne puis dire combien plusieurs d'entre nous s'impatientent & s'ennuyent. Votre Majesté doit compatir à nos maux, puisque c'est de l'avoir impatientée & ennuyée qu'elle punit si sévèrement mes susdits confreres, ne les accusant pas, je pense, d'avoir prêché la révolte, d'avoir tramé contre son état ou sa personne. SIRE c'est une grande mal-adresse d'impatienter un puissant Roi, & certainement à force de vouloir profiter de l'occasion de vous dire la vérité on en a étrangement abusé, mais qu'il me soit permis de représenter à votre Majesté qu'elle a ressenti un peu trop vivement, ce manque de tact & de mesure, car mes confreres n'étoient pas obligés au même savoir vivre que vos légers & gentils courtisans. Faites les élargir, SIRE ; votre bienfaisance ressemblera si fort à de la justice & votre justice à de la bienfaisance que chacun pourra s'y méprendre & vous applaudir ou vous remercier selon qu'il voudra voir en vous soit le Roi juste, soit le bon Roi. Personne, SIRE, ne fera plus reconnoissant que moi & quelques uns de mes confreres, car outre que nous serons délivrés d'un grand ennui, nous en aurons la tête plus libre pour nos fonctions de Juges, & non-seulement les méprises qui font condamner les innocens en seront plus rares, mais nous pourrons nous occuper des moyens d'obtenir des loix & des formes de justice qui les rendent presque impossibles.

Ceux qui disent que nous nous opposerions à des réformes nécessaires, & nous jugent tous sur le réquisitoire de M. Séguier, nous calomnient, & nous

ôtent l'honneur aussi injustement que l'on auroit ôté la vie à Bradier, L'ardoise & Simare. Ah ! SIRE, quand nous n'y gagnerions, vous & nous, que de ne plus entendre tant de lugubres histoires, ces réclamations, ce blâme, ces plaintes, ces mots *despotisme, injustice, indolence, iniquité* qui, non-seulement bourdonnent à nos oreilles mais accompagnent nos noms, ou les noms de nos fonctions, d'un pôle à l'autre, ne seroit-ce pas la peine pour vous de régner sans Lettres de Cachet, & pour nous de mieux juger ?



Nouvelles & Anecdotes

UN grand Roi, à qui l'on vouloit ériger une statue, a dit qu'il n'en étoit pas encore tems, & comme perfonne ne comprenoit fa reponfe, il a ajouté : je veux ou n'en point avoir, ou que l'amour & la reconnoiffance l'érigent. Il n'en eft qu'une dans ma capitale qu'on regarde comme je voudrois qu'on regardât la mienne. Les courtifans très-surpris fe font mis à balbutier on ne fait quoi : mais le monarque s'eft écrié en riant : Ventre St. Gris, gardez vos louanges ; il en eft comme des ftatues : dans dix ans, fi je vis, j'efpere que vous pourrez les donner fans baffeffe & moi les recevoir avec plaifir.

Un puiffant monarque s'eft réfolu tout-à-coup à ne plus effayer de rendre les peuples philofophes, bon gré malgré. De plus il a rappellé dans les états les gens qui, au lieu de fervir Dieu d'une des douze manieres que par tolérance il avoit prefrites & ordonnées, l'adoroient d'une treizieme façon à laquelle il n'avoit pas fongé.

Voici ce qu'on écrit de Constantinople. Le Sultan s'étant beaucoup ennuyé depuis quelque tems & ne regardant qu'avec dégoût les plus belles femmes de fon férail, a demandé ce que faifoient les fouverains d'Europe pour fe divertir. Les gens attachés aux ambaffades ont fourni là deffus les lumières qu'on leur a demandées. Tout cela leur donne trop peu de peine, tout cela eft monotone a dit le Sultan en bâillant. Je parierois que vos fouverains s'ennuyent autant que moi & c'eft beaucoup dire, car je fuis las à mourir d'avoir plus de femmes qu'aucun autre mortel, de plus beaux tapis qu'aucun autre mortel, & le plus magnifique cimenterre qui ait jamais pendu au côté d'un mortel. Mais que font les courtifans d'Europe quand ils veulent faire plaifir à leurs princes & gagner leurs bonnes graces ? ils leur difent, a répondu le fecretaire d'un ambaffadeur, qu'ils font aimés de leurs peuples & confidérés de tout le monde. Le croyent-ils, a demandé le Sultan ? à moitié, a répondu le fecretaire. Et s'ils le croyoient tout-à fait, s'ils le favoient & le voyoient, a repris le Sultan, feroient-ils très-aifes ? apparemment, a dit le

secrétaire, car la flatterie n'a tout pouvoir sur eux que parce qu'elle est le simulacre, & qu'il la croyent le garant de l'amour & de la considération. Le Sultan s'est tû & a rêvé.



Apologie de la flatterie.

Vos zélateurs, ô flatterie ! vous donnoient jusqu'ici des noms empruntés & ne vous rendoient leur culte qu'en secret. Vous avez enfin un partisan assez hardi pour prendre ouvertement votre défense. Trop long-tems on a mis à votre charge des maux que vous ne causez point. Trop long-tems on a fait un crime aux princes, du goût, non-seulement naturel, mais honorable, qu'ils ont pour vous. Ils vous prennent, & ce n'est ni leur faute ni la vôtre, mais celle de l'inexpérience qui voile pour eux tous les objets, ils vous prennent tantôt pour la louange méritée, tantôt pour l'expression de l'amour. Sous l'un & l'autre de ces deux aspects ne doivent-ils pas vous aimer, & n'est-il pas heureux pour nous qu'ils vous aiment ?

Que dites-vous à un prince assez puissant pour que vous vous établissiez chez lui & ne le quittiez qu'avec la vie ? Vous lui dites qu'il est bon, juste, magnanime. N'est-ce pas lui dire qu'il faut l'être ? On pourroit le lui dire encore mieux, mais cette manière toute foible qu'elle est de le faire souvenir qu'on doit quelque préférence à ces vertus sur les vices contraires, vaut mieux que le silence.

Mais que lui dites-vous encore ? Qu'il est chéri des peuples autant que vous lui avez persuadé qu'il mérite de l'être. N'est-il pas heureux qu'il le croie ? que deviendrait une nation dont le Roi, ne se croyant pas aimé, s'aigrirait contre elle ? Flatterie, la vérité présentée par la sagesse vaudrait mieux que vous, mais vos déguisemens, vos cajoleries, valent encore mieux que les exagérations de la misanthropie, que les mal-adresses d'un zèle inconsidéré.

Ce n'est pas vous qui dénaturez les grands. Ce n'est pas par vous que l'usage de leurs facultés est circonscrit, & que leurs facultés mêmes sont rétrécies. S'ils sont les moins clairvoyans des hommes, c'est que dans leur enfance & dans leur jeunesse, on a accoutumé leurs yeux à ne s'ouvrir que sur un petit nombre d'objets, à ne supporter qu'une faible lumière.

Mais quittons la métaphore. Pense-t-on que l'imagination d'un Prince qui connoît à peine les environs de sa capitale puisse parcourir les vastes États ? D'après un petit nombre de courtisans qui l'entourent ordinairement, d'après une foule de curieux qui l'importunent a certains jours marqués, une foule presque toute composée de citadins aisés puisqu'ils se donnent du bon tems, jeunes & ingambes puisqu'ils courent sur les pas, pense-t-on qu'un Roi puisse se représenter tout son peuple ? Et d'après quoi se figureroit-il un siege ou une bataille ? Les fatigues d'une armee qui attaque, les horreurs qu'éprouve quelquefois une ville qui se défend, lui auroient-elles été racontées par quelqu'invalidé mutilé, qui entre-mêlant ses récits lugubres du recit grivois de ses prouesses & de ses amours, lui auroit donné une idée des plaisirs de la vie militaire en même tems que de ses périls ? Les invalides ne parlent pas aux Rois.

Il est un conte burlesque qu'on n'ose plus faire, tant il est vieux, d'une princesse qui parlant d'une vile bloquée & affamée, disoit : mais ces gens-là, que ne mangeoient-ils du pain & du fromage ! Je crois que ce conte n'exagere pas de beaucoup l'ignorance presque inséparable de la grandeur ; je crois que si on pouvoit entretenir à son aise un Roi, on seroit surpris de l'idée fausse & confuse qu'il attache, ou plutôt de la non-idée qui reste attachée dans sa tête à la plus part des mots. N'y a-t-il pas eu, Lecteur, dans vos prieres, ou dans votre catéchisme, ou dans les fables de la Fontaine, quelque phrase que vous n'avez point comprise quand on vous l'a fait apprendre, & que vous avez entendu réciter & récitée vous-même mille fois depuis, sans vous en demander le sens, & même sans vous appercevoir qu'elle n'en eût point pour vous ? C'est, si je ne me trompe, l'image du langage des grands Princes.

Et nous-mêmes qui ne sommes pas des rois quelle ineptie ne découvrons-nous pas en nous, quand de l'emploi machinal de certains mots nous passons à la connoissance précise de la chose qu'ils expriment ! on nous parle de misere en même-tems que de charité, dès que nous sommes capables d'entendre ; mais nous représentons-nous jusqu'à ce que nous l'ayons vu, le dénuement total, ce dénuement qui va jusqu'à rendre impossible au misérable tout effort tendant à se tirer de sa misere ? ne nous faut-il pas quelque expérience pour cesser de dire à l'aventure : *il se porte bien, il n'a qu'à travailler pour vivre : ses enfans sont en âge de gagner leur vie, que*

n'ont-ils appris un métier ! Nous devrions savoir qu'il faut être au moins vêtu pour aller chercher de l'ouvrage, qu'il faut porter la faux ou la faucille lorsqu'on va demander à fanner ou à moissonner, & qu'on peut n'avoir ni faux ni faucille, ni de quoi en acheter, ni de quoi payer son gîte & la nourriture, jusqu'à l'endroit où l'on fait les foins ou la moisson : nous devrions savoir qu'il y a des saisons mortes où l'on ne trouve point à travailler chez l'agriculteur, & où les ouvrages qui se font dans les villes requièrent bien d'autres choses que des forces & de la santé ; cependant, *vous vous portés bien, que ne travaillez vous*, sort de la bouche des moins inhumains ? tant notre faculté de juger par analogie est bornée ; tant nous sommes condamnés à mal juger de tout ce que nous n'avons pas vu sans cesse ou étudié à fond.

Ô flatterie ! avez-vous jamais osé dire à un Roi que la nature a soin autant que la fortune, de privilégier les Rois ? non, vous n'avez pas osé prononcer ce mensonge absurde ; & pourtant c'est ce qui devrait être, pour qu'un Roi né pour le trône, & élevé à l'abri des revers, fut comme un autre homme. Il faudroit que la nature l'eût doué d'une pénétration telle, qu'il jugeât bien de ce qu'il n'a fait qu'apercevoir, & même de ce qu'il n'entrevît jamais ; ou, si nous voulons imaginer un autre miracle, il faudroit qu'ayant deviné ce qu'il lui importe de savoir, il eût la persévérance & le courage inouï de ne se contenter d'aucune demi-lumière, de chercher des gens & des livres & de les interroger jusqu'à ce qu'il fut. Voilà ce qu'il devrait faire dès l'enfance & pendant toute sa jeunesse ; alors vous n'auriez pas, ô flatterie ! une grande prise sur lui ; il faudroit bien vous distinguer de la louange méritée & il n'écouterait qu'elle avec plaisir. Ne craignez rien, cela n'arrivera pas.

Mais il pourroit arriver qu'un Roi, qui ne seroit plus un enfant, vint à se douter d'une partie de ce qu'il ignore, & qu'une fois le voile un peu soulevé, l'existence des objets jusques-là ignorés, une fois aperçue, il desirât de s'instruire ; alors, flatterie, dites lui qu'il n'est pas trop tard, exagerez les talents naturels ; exagerez les ressources qu'il trouvera dans un esprit que couvre la cendre, mais qui n'est pas éteint. Vous croirez exagérer, & peut-être aurez-vous dit la vérité ; vous ne voudrez que plaire, car vous êtes la flatterie, & peut-être les nations vous devront-elles leur bonheur.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Tipram
- Ernest-Mtl
- Guillaumelandry
- Alexis Jazz
- TheNonox
- FreeCorp
- Acélan
- *j*jac
- Guépardeau98
- Tylwyth Eldar
- Cantons-de-l'Est
- LeDeuxiemeTexte

- Sapcal22
- Hector
- Hektor
- Shev123
- Toto256

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)